

DISCOURS FAMILIERS

III

LA HAINE DE LA RÉPRIMANDE

Sermon sur Prov. XII, 1.

Celui qui hait d'être repris est un insensé.

Mes frères, s'il est rare de voir des hommes pleins de zèle pour reprendre le pécheur, et de charité pour le reprendre avec fruit, il est plus rare encore d'en trouver qui reçoivent la répréhension avec plaisir ou du moins avec docilité. Nous disons tous que nous aimons la vérité, que nous désirons qu'on nous fasse connaître nos défauts ; mais, hélas ! dès qu'on lève le voile qui nous les cache, il nous semble déjà qu'on manque de discrétion et qu'on veut nous insulter. C'est ainsi que nous voudrions avoir la gloire de paraître aimer la vérité, et la satisfaction de ne l'entendre jamais.

Qu'est-il cependant aux yeux de l'Esprit-Saint, l'homme qui hait la correction ? Vous l'avez entendu : c'est *un insensé*. Rien n'est plus vrai que cette déclaration. Il ne sera pas difficile de vous le démontrer. Venez donc, chrétiens, recueillir et graver dans vos cœurs cette importante leçon de la sagesse éternelle. Venez apprendre à mettre à profit

un puissant moyen de salut que Dieu nous a ménagé dans sa grâce. Ainsi soit-il.

Pour sentir toute la folie de celui qui hait d'être repris, nous supposerons d'abord que la répréhension est faite suivant les règles de prudence et de douceur que recommande l'Évangile : nous verrons ensuite que lors même qu'elle y manquerait à quelque égard, il n'en serait pas moins de notre devoir, de notre intérêt, d'en profiter, en sorte que, dans l'un et l'autre cas, celui qui la rejette, qui la hait, est un insensé.

I. Vous en conviendrez facilement dans notre première supposition. Comment ne pas avouer qu'il y aurait de la folie à recevoir avec chagrin un avertissement qui nous est utile, nécessaire, et qu'on nous donne avec mesure, avec douceur et prudence?

1° Quoi de plus important que de connaître nos défauts et les moyens de nous en corriger? Quoi de plus insensé que de craindre cette connaissance et de rejeter ces moyens? La répréhension est pour les fautes ce que les remèdes sont pour les blessures : il y a aussi peu de sens à la rejeter qu'à ne pouvoir souffrir les remèdes. Lorsque j'ai péché, celui qui me reprend m'instruit ; il m'éclaire ; il me découvre ce qu'il est essentiel pour moi de voir et de sentir. Celui qui me flatte, me trompe et m'aveugle. Le premier est comme un ange de lumière qui vient à moi de la part de Dieu : c'est l'instrument de cette Providence qui *reprend et châtie ceux qu'elle aime*. Le second est un ange des ténèbres et comme l'instrument du tentateur, qui, après s'être perdu par l'orgueil, cherche à répandre le même poison dans nos âmes. En un mot, celui qui me corrige travaille à ma régénération et à mon salut. Celui qui me flatte et qui caresse mes défauts travaille

à me gêner le cœur et à me perdre. *Celui qui flatte son prochain, dit l'Écriture, tend un piège devant ses pas*¹. Heureux donc celui qui dit avec David : *Que le juste me reprenne ; ce sera pour moi une faveur : qu'il me montre mes torts et me censure ; ce sera pour moi un parfum de bonne odeur*². Heureux l'homme qui écoute avec douceur, qui reçoit avec reconnaissance tout ce que lui dit un censeur judicieux et charitable ! Que de fruits précieux il recueillera de sa docilité ! Il ne tombera pas dans des fautes graves, ou du moins il rentrera bientôt dans la voie du Seigneur : il avancera de vertus en vertus, parce qu'il conserve dans son cœur et qu'il a sans cesse devant les yeux les leçons de la sagesse. Mais celui qui hait d'être repris est un homme couvert de plaies qui ne peut souffrir qu'on y touche, et qui repousse opiniâtrément la main qui s'ouvre pour le guérir : son mal ira toujours en croissant, et ce pécheur croupira jusqu'à la mort, il mourra dans ses habitudes vicieuses.

Eh ! ne voyons-nous pas tous les jours des hommes qui regardant derrière eux à un certain âge, et repassant dans leur esprit tout ce qu'ils ont fait de mal, toutes les imprudences qu'ils ont commises, se plaignent de ce qu'on ne les a point repris, ou se repentent amèrement de n'avoir pas écouté les leçons qu'on leur a données ? J'ai été assez malheureux, dit l'un, pour être livré à moi-même dans un temps où je n'avais encore ni lumières ni expérience ; aussi j'ai fait des fautes qu'il n'est plus en mon pouvoir de réparer : j'ai contracté des habitudes que je ne déracinerai jamais. Ah ! si j'avais eu le bonheur de rencontrer un ami véritable, un homme

¹ Prov. xxix, 5. — ² Ps. cxli, 5.

qui m'ouvrit les yeux sur ce qu'il y avait de blâmable dans ma conduite!... Il fut un temps, dit un autre, où je ne voulais écouter personne : je regardais comme mes ennemis ou comme des censeurs importuns tous ceux qui essayaient de me reprendre. Je méprisais leurs conseils : je voulais vivre au gré de mes passions. Ah! que j'aurais agi différemment, si j'avais su ce que je sais aujourd'hui! Jeunes gens! jeunes gens qui êtes encore plus indociles qu'aveugles! ne vous révoltez pas contre ceux qui consentent à vous redresser : écoutez surtout les vieillards. Ils savent ce que vous ne savez point : ils voient ce que vous ne sauriez voir. Le bien ou le mal qu'ils vous prédisent ne manquera point d'arriver. Profitez de l'expérience qu'ils ont acquise : interrogez-les ; consultez-les ; honorez-les comme des pères.

Hélas! mes chers frères, qu'ils sont rares ceux qui tiennent cette conduite! On en tient souvent une tout opposée : on paye d'ingratitude le plus grand de tous les services ; second trait de folie.

2° Lorsqu'un voyageur égaré rencontre quelqu'un qui l'avertit de son erreur, prend-il en mauvaise part l'avis qu'on lui donne? Celui qui me fait apercevoir mes torts me rend un service du même genre, et bien plus important. Nous sommes tous des voyageurs qui nous égarons en diverses manières; et vous savez, mes frères, que chacun aperçoit les manquements d'autrui plutôt que les siens. Quelle reconnaissance ne devons-nous donc pas à celui qui nous fait remarquer en nous des défauts que nous ne connaissons pas, ou dont nous ne sentons pas assez les conséquences! Quand il vient dire au pécheur : votre conduite vous fait un tort que vous ignorez; tout le monde en parle; les gens de bien en gémissent,

ne vous offensez pas, je vous prie, de la liberté que je prends : ne me faites pas un crime d'une démarche dont le seul motif est mon attachement à vos intérêts et à votre personne... Chrétiens, je vous le demande; fût-ce votre inférieur, fût-ce le dernier des hommes qui parlât de la sorte, n'y aurait-il pas de l'injustice et de la folie à lui en savoir mauvais gré? Il vient à vous ému de compassion et poussé par la tendresse : il n'hésite pas à se charger d'une tâche désagréable : revêtu de zèle, de douceur, de patience, de charité, il ne se laisse point arrêter par la crainte de vous déplaire : il n'oublie rien pour vous tirer du danger où il vous voit. Si vous ne lui répondez qu'avec un ton d'humeur ou de ressentiment, n'est-ce pas une ingratitude, une brutalité impardonnable? Et que sera-ce si l'on se conduit ainsi envers des supérieurs légitimes, appelés à nous reprendre! Que penser de ces jeunes gens qui, loin d'avoir pour les vieillards cette confiance, ce respect, cette docilité dont je parlais, ne reçoivent qu'avec dédain les représentations de ceux même qui leur ont donné le jour! Quel scandale de voir un fils qui se rit des avertissements, des répréhensions de son père, qui ne lui répond, le dirai-je? que par des paroles dures, sous prétexte qu'il n'est plus dans l'âge d'être corrigé! Eh quoi! la vieillesse de votre père l'a-t-elle dépouillé des droits de la nature? N'a-t-il pas celui de vous donner des avis et de surveiller votre conduite? N'est-il plus votre père? N'êtes-vous plus son fils? Ah! si vous ne sentez pas votre ingratitude, votre folie; si vous n'en rougissez pas, vous attirerez infailliblement sur vous la haine des hommes et la malédiction de Dieu; dernier trait de folie.

3^o Oui, celui qui hait d'être repris se déshonore aux

yeux des hommes et de Dieu. Il s'expose au juste courroux du Seigneur, et il soulève contre lui tous ceux qui sont témoins de sa conduite. En seriez-vous surpris ? Au lieu de se corriger quand on l'avertit, il découvre un second défaut plus grand, plus dangereux dans lequel il se complait, et qui suffirait seul pour donner la mort à l'âme. Ce défaut, c'est l'orgueil, un fol et coupable orgueil qui l'aveugle au point de lui faire prendre ses vices pour des vertus ; qui le porte à les excuser avec une partialité ridicule ou même à les nier avec impudence ; qui l'excite à répondre avec hauteur, avec amertume à celui qui le reprend ; qui peut-être le lui rend odieux et lui fait désirer sa perte ; qui du moins l'empêche de voir qu'on doit rougir, non de recevoir un conseil, mais de n'en pas profiter ; non d'être repris, mais de l'être inutilement. Ah ! sans doute, *celui qui cache ses transgressions ne prospérera point. Celui qui hait d'être repris mourra*¹. Ainsi l'a déclaré l'Éternel². Écoutez encore ce que Dieu dit au méchant dans l'Écriture : *Puisque tu hais la correction et que tu as jeté mes paroles derrière toi... je te confondrai en exposant le tout en ta présence et devant l'univers assemblé*³. Qu'il est beau, qu'il est honorable, au contraire, de convenir franchement de ses torts quand on a failli et de recevoir la correction avec humilité ! Je ne sais lequel est le plus estimable, ou celui qui ne se met point dans le cas d'être repris, ou celui qui avoue ses fautes avec un noble repentir et sans chercher de vaines excuses. Je fais mon devoir, dit peut-être le premier de ces deux hommes : on ne peut rien me reprocher. Hélas ! ce langage superbe annonce souvent un homme plein de lui-

¹ Prov. xxviii, 13 ; xv, 10. — ² Voy. encore Prov. xiiii, 13. — ³ Ps. l, 17, 21, 4.

même, qui n'est exact et régulier à l'extérieur que pour n'avoir pas à s'humilier devant les hommes ; mais celui qui, ayant eu le malheur de faire une faute, reçoit les avis de bon cœur, désire et promet de faire mieux, cet homme est véritablement humble. Or, quiconque est humble a tout ce qu'il faut pour devenir parfait : c'est une âme déjà bien avancée dans la sanctification, toute disposée à sentir toujours mieux sa misère et le besoin qu'elle a de la grâce qui vient d'en haut. Et n'est-ce pas là précisément ce que nous admirons dans plusieurs saints hommes ! Moïse au désert s'était chargé de fonctions trop nombreuses dans la conduite du peuple d'Israël. Jéthro, son beau-père, simple particulier, homme des champs, l'en avertit et lui donne un conseil plein de sagesse. Loin d'être blessé d'avoir été repris, Moïse se conforme aussitôt à l'avis qu'il a reçu ; puis, par un motif de justice et de reconnaissance autant que pour nous donner un exemple, il consigne ce fait dans ses récits ; il veut en instruire toutes les générations. Nathan vient censurer David. Il use d'abord de précautions, mais bientôt il s'explique avec force et sans détour : il parle avec la fermeté que devait avoir un envoyé de Dieu. Que répond David ? Loin de s'irriter contre le prophète, il avoue son crime de bonne foi et dit avec une humilité profonde : J'ai péché contre l'Éternel. Saint Pierre en agit de même quoique dans une occasion beaucoup moins grave où saint Paul lui résista en face : il se rendit sans peine aux remontrances que lui faisait son collègue. L'empereur Théodose, aveuglé par la colère, avait ordonné un massacre général dans une ville où quelques factieux l'avaient audacieusement outragé. L'évêque Ambroise lui reproche avec hardiesse cet édit sanguinaire : il arrête

ce prince lorsqu'il voulait entrer dans le temple du Seigneur : il lui déclare qu'il est indigne de se réunir aux fidèles et de se présenter devant Dieu. L'empereur non-seulement ne s'irrite pas de cette liberté si extraordinaire à la cour des rois, mais de plus il se soumet avec humilité à tout ce qu'on exige pour réparer son crime. Or, mes frères, si tous ces grands personnages ont souffert qu'on les reprît, s'ils ont alors paru plus grands que jamais, qui de nous osera prétendre à plus de délicatesse, à plus de sensibilité?

Mais ici je crois entendre celui qui hait d'être repris. Il se soumettrait à la censure, si elle était juste et faite à propos. Ce qui la lui rend insupportable, c'est la manière dont on la fait et les défauts dont elle est accompagnée. Examinons donc ces défauts dont il se plaint; voyons s'il en est qui puissent le dispenser de profiter d'un sage avis.

II. 1° On dit d'abord qu'on recevrait volontiers la correction si elle venait d'hommes respectables par leur autorité, leurs lumières, leur âge, leurs vertus; mais qu'on ne peut la souffrir de la part de personnes qui n'ont pas le droit de la faire, ou qui ne sont pas elles-mêmes sans reproche.

Ce n'est là, mes frères, qu'une misérable défaite. S'il n'y avait que des hommes du mérite le plus distingué, des saint Paul, des Nathan, des Ambroise qui pussent donner des avis à celui qui a failli, à peine y aurait-il quelqu'un qui pût le faire. Ainsi ce devoir si fortement prescrit dans l'Évangile ne pourrait être observé, et la foule se perdrait sans qu'il fût permis à personne de s'y opposer! Que signifie d'ailleurs cette excuse, qu'on ne saurait recevoir la correction de celui qui n'est point en

droit de la faire? Si la correction fraternelle est une insulte, vous pouvez tenir ce langage, car personne n'a droit de vous insulter. Si c'est une punition, j'avoue encore que vos supérieurs seuls sont en droit de vous punir; mais s'il faut la regarder comme l'avertissement d'un homme charitable qui veut votre bien, quel que soit cet homme, il peut en agir ainsi : la charité le veut : Dieu le lui ordonne.

Vous avez peut-être de la répugnance à l'écouter, parce que vous vous croyez supérieur à lui en lumières et en intelligence! Ah! défiez-vous de cette orgueilleuse disposition. *Je voyais*, dit Salomon ¹, *un homme qui se croyait sage : il y a plus à espérer de celui qui est insensé.* C'est ce qui fait dire à saint Paul : *Ne soyez point sages à vos propres yeux* ². Quand vous seriez le plus pénétrant des mortels, vous n'êtes qu'un homme : vous avez besoin de conseil : trop souvent vous mériterez d'être repris. Et n'arrive-t-il jamais que l'homme le moins intelligent aperçoive ce qui échappe au plus habile? Moïse avait été instruit dans toute la sagesse des Égyptiens : il fut repris par son beau-père, qui ne connaissait ni les lois ni le gouvernement d'aucun peuple, et il s'en applaudit.

Mais celui qui me reprend a des défauts!... Que voulez-vous en conclure? Qu'il a tort de ne pas se corriger avant tout? J'en conviens; mais s'ensuit-il de là que sa répréhension soit injuste et que vous ne deviez pas l'écouter? Il n'observe pas le précepte de Jésus-Christ : il a *une poutre dans son œil*, il ne s'en aperçoit pas, et il veut ôter *une paille* qu'il voit *dans le vôtre*. Il a tort sans doute de ne pas travailler d'abord à se guérir lui-même, mais

¹ Prov. xxvi, 12. — ² Rom. xii, 16.

enfin si nous avons effectivement dans l'œil cette paille qu'il y voit, pourquoi serions-nous fâchés qu'il nous l'apprit? S'il s'obstine dans ses défauts, devons-nous pour cela nous complaire dans les nôtres? Quand il s'agit de nos affaires temporelles, nous voit-on rejeter un avis utile à cause des défauts de celui qui nous l'a donné? Tout se réduit donc à savoir si ce qu'on nous représente est véritable, si nous sommes dans le cas de nous corriger. Cela une fois prouvé, quel que soit celui qui nous avertit, il est clair que nous devons profiter de ses avis, parce qu'encore une fois ce n'est pas tant l'autorité, la vertu de celui qui les donne, que leur vérité et leur importance qui doivent nous engager à les recevoir.

2° Mais, dit-on encore, on me reprend quoique je n'aie pas tort.

Ah! mes frères, n'est-il pas possible que nous soyons dans l'erreur et que l'amour-propre nous empêche de reconnaître la justice de la répréhension? Il ne serait pas facile de nous tromper, je l'avoue, s'il s'agissait toujours d'un fait; mais dès qu'il est question de juger si telle chose est bonne ou mauvaise, si nous avons dû la faire ou ne pas la faire, avant de nous déclarer innocents, n'avons-nous pas besoin d'un examen approfondi?

N'est-il pas vraisemblable au moins que si nous sommes exempts du défaut même dont on nous accuse, nous avons donné lieu par quelque imprudence à nous croire coupables? Dans ce cas encore la correction ne serait pas sans fondement, et nous devrions en profiter en apprenant à être plus circonspects dans la suite et à fuir jusqu'à l'apparence du mal.

Enfin, lors même que nous n'aurions point tort et que la répréhension serait déplacée, penserions-nous être en

droit de nous enorgueillir et de nous élever contre notre frère? Le détromper modestement s'il est dans l'erreur, c'est tout ce que nous avons à faire; mais le blâmer avec aigreur, lancer contre lui des traits piquants, nous plaindre amèrement de ce que nous appelons une injustice, et qui n'est peut-être de sa part qu'une méprise, c'est une délicatesse excessive, un ridicule orgueil. Ecoutez comment se conduisit dans une occasion pareille un jeune prince à jamais célèbre par ses vertus et sa piété, l'espoir de la France, l'élève de Fénelon. Un seigneur de sa cour, fidèle aux ordres qu'il en avait reçus, l'avertissait un jour d'une faute dont il le croyait coupable. Le prince lui démontra d'abord son innocence; puis il ajouta : Je vous saurais cependant mauvais gré de ne m'avoir pas averti, parce que toutes les apparences étant contre moi dans cette affaire, vous ne pouviez pas deviner la raison qui me justifie.

3° Mais celui qui me reprend, dira-t-on peut-être, le fait sans ménagement; il est trop vif, trop mordant : il accompagne la correction de reproches; il ne cherche qu'à m'humilier.

Il serait bien à souhaiter sans doute que ceux qui entreprennent de corriger le fissent toujours en chrétiens. Sans doute on est bien coupable si, sous prétexte de reprendre, l'on offense et l'on insulte. Mais aussi n'est-ce point nous qui jugeons mal des intentions de ceux qui nous reprennent? Ne leur prêtons-nous point trop légèrement des vues qu'ils n'ont pas? Ne serait-ce point notre amour-propre qui grossit et dénature les objets? Ne confondrions-nous point la franchise avec la brutalité, des expressions naïves avec des expressions dures, un procédé simple et ouvert avec un procédé fier et méprisant?

Je veux cependant qu'il y ait quelque chose à désirer dans le tour et la manière de la répréhension. Elle pourrait être plus douce, plus circonspecte, accompagnée de plus d'égards; mais ces qualités que nous demandons sont assez difficiles à réunir; tous les hommes ne peuvent y atteindre. Et voudrions-nous leur faire un crime d'un défaut de talent?

Qui sommes-nous d'ailleurs pour exiger tant de ménagements et tant de mesures, surtout quand c'est un supérieur qui nous reprend? S'il ne ménage pas notre orgueilleuse délicatesse, c'est que nous avons besoin d'être humiliés. La vivacité qu'il met dans ses réprimandes est une preuve de l'intérêt qu'il prend à nous. S'il était moins affecté de nos fautes, il s'exprimerait avec moins de force. Après tout, que nous importe s'il pêche contre quelques-unes des règles qu'il devrait observer? C'est là son affaire et non la nôtre. Ce qui nous regarde uniquement, c'est d'écouter ses remontrances et d'y déférer, si elles sont fondées. Voilà ce que pense un esprit bien fait : il s'arrête aux choses qu'on lui dit et non point à la manière dont on les dit.

Mais cela est dur!... Oui, pour la nature corrompue, pour l'homme plein d'orgueil, pour celui qui n'est pas régénéré; mais non pour le vrai disciple de Jésus-Christ, pour le croyant, pour le fidèle qui a appris de son divin Maître à être doux et humble de cœur ¹.

Faisons enfin la supposition la plus défavorable; accordons qu'il entre plus de passion que de charité dans la correction qu'on nous fait; cette raison doit-elle vous la faire haïr et rejeter? Je ne suis pas obligé sans doute

¹ Matt. xi, 29.

de me croire tel qu'il plaît à un censeur malin de me représenter : je ne puis me dissimuler l'esprit qui l'anime ; mais parmi plusieurs reproches injustes ou exagérés, il peut y en avoir de légitimes ; je m'examine donc, je fais la revue de mon cœur et de mes actions ; je corrige ce que j'y trouve de défectueux ; je prends la résolution de veiller plus que jamais sur moi-même, de m'*abstenir* non seulement du mal, mais de tout ce qui en a l'apparence¹, et d'apporter à toute ma conduite l'attention la plus soutenue. Ainsi contre son intention il me rend un grand service. Ce qu'il avait pensé en mal, je le fais tourner en bien : je lui ai l'obligation de m'avoir mis sur la voie de découvrir en moi des choses qui peut-être me seraient demeurées cachées.

Recevons donc, mes chers frères, recevons les avis sans trop examiner d'où ils partent et dans quels motifs on nous les donne. Ne craignons point que l'on nous parle de nos défauts, que l'on nous fasse apercevoir nos fautes, que l'on nous représente nos devoirs. N'écoutons point les flatteurs dont les vains discours, plus doux que le miel au goût de l'amour-propre, sont des flèches aiguës qui donnent la mort, un poison qui se glisse dans le cœur pour le pervertir et le corrompre. La correction, les réprimandes ont une certaine amertume qui répugne à la chair et au sang ; mais, ne l'oublions pas, ces remèdes amers sont infiniment utiles. Regardons ceux qui veulent bien nous reprendre comme nous regardons le médecin qui nous présente un breuvage salutaire. Que leur vivacité, leur dureté, leur grossièreté même ne nous révolte pas, ne nous rebute pas. Quel que soit l'esprit

¹ Thess. v, 22.

qui les anime, souvenons-nous qu'ils peuvent servir à notre salut. Souvenons-nous que c'est une épreuve où Dieu nous place pour répandre la bonne odeur de l'Évangile, pour nous montrer animés de l'humilité, de la douceur qui caractérisent le chrétien.

Et toi, Seigneur, éloigne de nous les paroles de flatterie et de mensonge. Que nous les craignons et les évitions d'autant plus que l'amour-propre en est plus avide ; et soit que nous adressions la correction fraternelle, soit que nous la recevions, remplis-nous de cette charité qui ne s'enfle point, qui ne s'irrite point, qui aime par-dessus tout la vérité et la justice ! Ainsi soit-il.